



CONCOURS CENTRALE-SUPÉLEC

Rédaction

MP, PC, PSI

2014

4 heures

Calculatrices interdites

L'usage de tout système électronique ou informatique est interdit dans cette épreuve.

Remarques importantes

1. Présenter sur la copie, en premier lieu, le résumé de texte, et en second lieu, la dissertation.
2. Il est tenu compte, dans la notation, de la présentation, de la correction de la forme (syntaxe, orthographe), de la netteté de l'expression et de la clarté de la composition.
3. L'épreuve de Rédaction comporte obligatoirement deux parties formant un ensemble indissociable : un résumé et une dissertation. Ils comptent chacun pour moitié dans la notation.

I Résumé de texte

Résumer en 200 mots le texte suivant. Un écart de 10% en plus ou en moins sera accepté. Indiquer par une barre bien nette chaque cinquantaine de mots, puis, à la fin du résumé, le total exact.

L'homme est intérieur à son propre destin, qu'il vit du dedans : sur le moment, et abstraction faite de tout panorama, une conscience contemporaine du se-faisant, une conscience sans surconscience ne sait rien du vieillissement ; un présent vécu au fur et à mesure est un présent qui n'a pas de fin. Chacun peut éprouver en lui-même ce contraste que fait le temps vécu avec la chronologie objective : le temps, sur le fait, est lent à passer, encore qu'il soit, après coup, vite passé ; la vie en train de s'écouler paraît interminable, au lieu que la vie écoulee semble ridiculement courte. Le temps nous paraît long, et la vie nous semble brève ! Cette contradiction des perspectives qui oppose l'Adagio vécu et le Presto survolé n'explique-t-elle pas le caractère ambivalent de nos doléances ? Le temps, pour la surconscience ou la rétro-conscience, se contractera entre sa fin et son commencement ; mais en attendant il s'allonge devant nous à perte de vue. D'abord l'ennui, le temps perdu, l'éternel présent ; ensuite l'angoisse ! On pourrait dire que l'angoisse de Baudelaire et le sophisme de Zénon représentent les deux cas-limite d'un même complexe temporel. D'un côté la subdivision zénonienne ; de l'autre un laps de temps limité départi, hélas ! à chaque être... Le tic tac de l'horloge ponctue en quelque sorte les instants successifs qui grignotent notre part de vie ; « chaque instant te dévore un morceau du délice À chaque homme accordé pour toute sa saison »... De notre stage vital, rongé par l'insecte du temps, bientôt il ne restera rien ! Le jour décroît, la nuit augmente ; la clepsydre se vide. L'homme, affolé par le gaspillage des minutes dénombrables, voudrait faire revenir le devenir, et suspendre le vol du temps, il s'accroche en vain au moment qui fuit. Cette angoisse arithmomaniacque¹, désagréant la durée, n'est-elle pas comme un élatisme² à rebours ? — Car deux angoisses inverses

peuvent naître de la désagrégation du mouvement, selon que nous considérons le mouvement comme formant un total épuisable ou comme divisible à l'infini en motions infinitésimales. La première angoisse est celle du temps trop vite passé, du devenir trop rapide, de la vie trop courte, de la mort toute proche ; et la deuxième, qui est plutôt une phobie, est celle du mouvement trop lent et du trop long chemin. Mais alors que la lenteur est ressentie dans l'espace comme un désespoir de jamais aboutir, de jamais atteindre le but ou même de s'en rapprocher, comme une peur de s'enliser (l'idéal du mouvement n'est-il pas de survoler, et partant de spatialiser le devenir ?), la lenteur serait plutôt vécue, dans le temps, comme une vague promesse d'immortalité. Quand il s'agit de la vie en général, nous ne sommes plus si pressés d'en finir, nous ne demandons pas tellement à aller vite, ni à toucher rapidement le terme de la course : nous souhaiterions plutôt que la promenade n'eût pas de fin ! À partir d'ici les sophismes de Zénon, mettant le mouvement au défi d'aboutir, ne nous font plus peur : plutôt au ciel qu'Achille jamais ne rattrapât la tortue ! Socrate eût pu espérer alors ne jamais franchir le seuil du trépas... N'était le cas de l'attente vide ou des occupations les plus ennuyeuses, nous ne demanderions en somme qu'à lambiner. Ou plus précisément : chaque intervalle de durée pris à part est pour nous une sorte de trajet spatial que notre propos est d'engloutir le plus vite possible ; mais la durée des durées, c'est-à-dire la vie en général ne nous semble jamais assez longue. En fait la vie aboutira un jour à la mort, comme le mobile aboutira à sa destination, comme l'altération aboutira à l'autre et la mutation à la nouveauté ; et de même que chaque journée, chaque phase, chaque période ou époque s'achève pour faire place à la période suivante, de même la Période des pé-

¹ Relevant de l'obsession du dénombrement.

² Élée était la patrie de Zénon et des philosophes dits « éléates ».

riodes, c'est-à-dire la vie, s'achèvera un jour sans faire place à rien. Mais une conscience intérieure à elle-même trouve en quelque sorte le présent éternel dans le grouillement des instants innombrables et infinitésimaux qui composent un devenir continu. Le temps musical est à cet égard comme une stylisation exemplaire du temps vital : pour la surconscience qui survole le développement ou anticipe le dénouement, et plus simplement pour celui qui connaît déjà la sonate, la sonate atteindra sa conclusion au bout d'une demi-heure ; mais l'auditeur absorbé dans l'enchantement de sa demi-heure éternelle a oublié tout ce qui n'est pas la sonate et permettrait d'en chronométrer la durée : car une extase innocente ignore les soucis et ne sait rien du minutage ni de la fin du concert... Le pensionnaire de la *Maison des morts* a connu simultanément les deux optiques : Dostoïevski à Omsk compte les jours qui le séparent de l'exécution capitale ; mais en même temps il se réfugie, au témoignage du prince Mychkine³, dans la profondeur inépuisable des détails et des circonstances minuscules, et il nous en livre la vision microscopique. Dieu sait ce que peut faire avec cinq minutes bien employées un condamné à mort dont tout l'avenir tient en ces cinq minutes précieuses ! Deux minutes pour dire adieu à ses camarades ; deux minutes pour penser une dernière fois à lui-même, regarder autour de soi le visage des choses, contempler le bulbe doré de cette église qui scintille au soleil... Le dernier quart d'heure d'un condamné, si on en déroulait toutes les richesses, ne durerait-il pas plusieurs siècles ? Ce dernier quart d'heure, entre la marche au poteau

et l'instant où retentit le mot *Feu* ! ne serait-il pas aussi long que toute l'histoire du monde ? La durée comprimée dans l'instant est comparable à l'énergie qui sommeille dans les atomes d'un grain de sable. Dostoïevski, qui a lu Victor Hugo, se représente le condamné à mort en route vers l'échafaud où le conduit son fourgon ; trois rues seulement l'en séparent ; et voici la dernière boulangerie au coin de la place... Pourquoi tant de détails dérisoires s'imposent-ils à l'attention de celui qui va mourir ? Ce spectateur au premier rang avec une verrue sur le front, le bourreau enfin dont la blouse a un bouton rouillé ; des perceptions en foule, un foisonnement de souvenirs... Voici ce que dit Ionesco à propos de son roi mourant : « Une heure bien remplie vaut mieux que des siècles et des siècles... de négligence. Cinq minutes suffisent, dix secondes conscientes. On lui donne une heure : soixante minutes, trois mille six cents secondes. Il a de la chance. » Hélas ! c'est un temps pourri, puisque c'est le sursis d'un condamné à mort... Ce qui est vrai du délai d'angoisse est plus vrai encore de la durée détendue de tous les jours. L'homme qui renonce à survoler sa carrière vitale et s'enfonce avec délices dans l'épaisseur réjouissante du présent pourra connaître une sorte de jeunesse perpétuelle : immergé dans ce *Nunc*⁴ qui jamais ne finira, dans cet Aujourd'hui journalier, dans cette continuation sans forme dont le centre est partout et la frontière nulle part, il ne sait rien d'un devenir borné entre alpha et oméga ; il n'a jamais entendu parler du non-être qui est, hélas ! l'ultime avenir de ce devenir : le souci de la mort lui est donc étranger.

Vladimir Jankélévitch, *La Mort*, I.IV, « Le vieillissement », Flammarion, Champs, Paris, 1977, p. 204-206

II Dissertation

Votre devoir devra obligatoirement confronter les trois œuvres au programme et y renvoyer avec précision. Il ne faudra en aucun cas juxtaposer trois monographies, chacune consacrée à un auteur. Votre copie ne pourra pas excéder 1200 mots. Un décompte exact n'est pas exigé, mais tout abus sera sanctionné.

« Une conscience intérieure à elle-même trouve en quelque sorte le présent éternel dans le grouillement des instants innombrables et infinitésimaux qui composent un devenir continu. »

Dans quelle mesure votre lecture des œuvres au programme vous permet-elle de valider cette affirmation de Jankélévitch ?

• • • FIN • • •

³ Personnage d'une autre œuvre de Dostoïevski, *L'Idiot*.

⁴ *nunc* : « maintenant »